



La Voix
du
Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang

ST-HYACINTHE, QUE.,
Canada.

Abonnement : \$1.00 par an



APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

(Signé) † L.-Z. Ev. de St Hyacinthe.

EVECHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.

(Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.)

LA VOIX

— DU —

PRÉCIEUX SANG

Ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

1 PET. I. 18.19

1ère ANNÉE. ST-HYACINTHE, Q^UE., JUIN 1894. No 3.

HISTOIRE DU PRÉCIEUX-SANG ou LA DEVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

est de tous les temps et durera éternellement

Le Sang Figuratif

Vous présenterez, en oblation, la chair et le sang sur l'autel du Seigneur, votre Dieu ; vous répandrez le sang des hosties autour de l'autel.

Deut. XII. 27.

(Suite)

3. *Les Signes symboliques.* Plusieurs faits de l'ancien testament nous manifestent, d'une manière également frappante, et la croyance à la rédemption par l'effusion du Sang, et la toute puissante efficacité de ce Sang.

Nous n'en citerons que deux.

Pharaon, malgré l'ordre de Dieu, retenait captifs les enfants d'Israël. Déjà neuf plaies mortelles avaient frappé l'Égypte sans faire cesser l'endurcissement du roi.

Mais Dieu avait résolu d'être vainqueur. Il appelle Moïse et lui ordonne de prescrire aux Hébreux d'immoler un agneau dans chaque famille et de rongir de son sang les portes de leurs maisons : " car, dit le Seigneur, je passerai par l'Égypte, et je frapperai. . tous les premiers nés, depuis

l'homme jusqu'aux bêtes. Or ce sang *sur vos portes* me sera un signe qui me fera reconnaître les maisons où vous demeurerez. Je verrai ce sang, et je passerai outre; et la plaie de mort ne vous touchera point." (1)

Moïse fit exécuter l'ordre du Seigneur: toutes les maisons furent teintes du sang de l'agneau immolé.

"Vers le milieu de la nuit, poursuit l'Écriture, le Seigneur frappa tous les premiers nés de l'Égypte, depuis le premier né de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier né de la femme esclave qui était en prison, et jusqu'au premier né de toutes les bêtes. (2)"

"Un grand cri"—un cri de douleur—se fit entendre dans toute l'Égypte, parce qu'il n'y avait aucune maison où il n'y eut un mort." (3)

Un grand cri,—mais un cri d'allégresse—se fit entendre aussi chez les enfants d'Israël: l'ange exterminateur, en frappant leurs fiers oppresseurs, les avait protégés. Au sang figuratif du Sang rédempteur, ils devaient la conservation de leur vie; bientôt ils lui devront la grâce de la liberté.

Et, depuis ce temps, l'on célèbre ce jour de race en race par un culte perpétuel, comme une fête solennelle à la gloire du Seigneur (4) *et de son Sang précieux.*

Et, de ce jour, les Hébreux ont chanté l'*Alleluia*, c'est-à-dire *Vive le Sang* qui a brisé nos liens!... Hélas! ils ont, plus tard, méconnu l'Agneau divin et profané son Sang; mais les chrétiens ont reçu avec enthousiasme et leur *Alleluia* et cette foi dans l'efficacité du Sang divin qui met, dans leurs cœurs et sur leurs lèvres, cet accent de gratitude: *Vive le Sang de Jésus!*

C'est probablement ce fait, d'une conclusion saisissante,

(1) Exode : ch. XII. 12, 13.

(2) Exode : ch. XII. 29.

(3) Exode : ch. XII. 30.

(4) Exode : ch. XII. 14.

qui frappa l'illustre Pie IX, quand il écrivit sur un billet qu'il portait toujours sur lui : *Mettez sur votre cœur une goutte du Sang de Jésus et ne craignez rien.*

C'est de cette même page de nos saints livres que se servait sans doute, dans ses courses apostoliques, le vénérable Gaspard de Buffalo, quand il engageait les populations italiennes à écrire sur les portes extérieures de leurs demeures : *Vive le Sang de Jésus ! . .*

Voici le second fait.

Josué, étant sur le point d'entrer dans la terre promise, envoya, au delà du Jourdain, des espions chargés d'explorer le pays.

Menacés d'être saisis et arrêtés, ils se réfugièrent dans la demeure d'une femme nommée Rahab qui favorisa leur évasion et sollicita, en retour, la protection des futurs conquérants.

Dans leur reconnaissance du bienfait qu'ils en avaient reçu, ces envoyés promirent de l'épargner, ainsi que toutes les personnes qui se réfugieraient dans sa maison au moment où l'armée d'Israël envahirait le territoire de Jéricho, pourvu qu'elle suspendit à sa fenêtre le ruban *écarlate* qu'ils lui donnèrent. (5)

" Et les laissant partir, elle suspendit un cordon *écarlate* à sa fenêtre. " (6)

Grâce à ce symbole protecteur, Rahab et les siens furent sauvés de la mort et traités en amis. (7)

" Rahab, dit saint Jérôme, commentant ce fait, suspendit à sa maison un cordon *écarlate* qui renfermait le mystère du *Sang*, afin que *par lui*, elle fut sauvée, ainsi que tous ceux placés sous la protection de ce signe.

(5) Josué ch. II. 18.

(6) Josué ch. II. 21.

(7) Josué ch. VI. 25.

Telle fut l'histoire, telle fut la dévotion au Précieux Sang, pendant ces quatre mille ans qui précédèrent sa création dans le sein de Marie et son effusion sur le Calvaire; pendant ces longs siècles d'attente, durant lesquels tous les justes de l'ancienne loi ne durent leur salut qu'à leur foi dans les mérites du Rédempteur promis, qu'à leur foi dans l'efficacité du Sang répandu, ou, en d'autres termes, qu'à leur *dévotion au Précieux Sang*.

V. S. J.

(A continuer.)

VIVE LE SANG DE JÉSUS !

CHANT D'AMOUR

J'ai vu l'Agneau, victime au sanctuaire,
 Me rappeler le jour de sa douleur ;
 J'ai vu l'autel devenir un Calvaire,
 Et se rougir du Sang de mon Sauveur.
 Bientôt s'ouvrit l'auguste tabernacle,
 Et j'entendis un amoureux appel
 J'étais convive au festin du cénacle !
 Mon Dieu, mon Dieu, n'était-ce pas le ciel ?

J'ai vu le Dieu que l'ange, au ciel, contemple,
 Dans son amour descendre jusqu'à moi ;
 Alors mon cœur a brillé, comme un temple
 Illuminé des clartés de la foi.
 Et j'ai senti ma fragile existence
 Se pénétrer d'un principe immortel
 J'ai savouré la divine substance,
 Mon Dieu, mon Dieu, n'était-ce pas le ciel ?

J'ai vu s'offrir à la soif qui me presse
 Le Sang du Christ, mon breuvage ici-bas,

Et j'ai goûté cette ineffable ivresse
 Qu'au monde vain Dieu ne révèle pas.
 Autour de moi se prosternaient les anges,
 En m'apprenant à chanter l'Éternel ;
 Je répétais leur hymne de louanges . .
 Mon Dieu, mon Dieu, n'était-ce pas le ciel ?

J'ai vu le Verbe au . . paroles de vie
 Silencieux dans son doux Sacrement,
 L'Astre divin sans rayons dans l'hostie,
 Le Créateur ressembler au néant !
 Mon âme émue adorait sa présence
 En lui jurant un amour éternel ;
 Et je disais, dans ma reconnaissance,
 Mon Dieu, mon Dieu, n'est-ce pas là le ciel ?

J'ai vu l'Époux me dévoiler la flamme
 Dont, nuit et jour, son cœur est consumé ;
 Il me disait : J'avais soif de ton âme ;
 Si j'ai souffert, ah ! c'est pour être aimé !
 Et je sentais ma brûlante poitrine
 Se dilater sous un souffle immortel :
 Il était là . . . c'était sa voix divine . . .
 Mon Dieu, mon Dieu, j'ai possédé le ciel !

S. M. B.

L'AGONIE

(Suite)

Les apôtres, la meilleure partie de cette humanité, la portion élue, ceux qui venaient de communier, ceux qui avaient reçu les révélations suprêmes et connaissaient la solennité de l'heure et, parmi ceux-là, les trois privilégiés, à deux pas des angoisses de leur Maître, dormaient d'un profond sommeil.

Pierre s'éveilla. Il éprouva un sentiment de honte. . . . Il était plus dur pour lui que pour tout autre, d'être surpris dans un aussi misérable sommeil. Jésus mit un peu d'amertume, peut-être une triste ironie, dans la parole qu'il lui adressa : "Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ?" Et le souvenir des protestations exagérées et vaines de l'apôtre étant revenues à sa mémoire, il y fit une légère et miséricordieuse allusion : "Veillez et priez, si vous ne voulez point succomber à l'épreuve qui vous attend. L'esprit est prompt—vous me l'avez montré tout à l'heure sur les bords du Cédron—mais la chair est infirme."

Et les apôtres alourdis, émus, ne savaient que répondre.

Jésus était venu chercher un peu de force ; il se trouva qu'au lieu d'en recevoir il en donnait encore.

Il était écrit que ni le ciel, ni la terre ne le consoleraient et ne partageraient sa douleur. Il avait fait une découverte de plus dans l'horizon des duretés humaines. Les siens eux-mêmes, "ceux qui lui étaient nécessaires" ne comprenaient rien à ses angoisses, ne pesaient rien de leur inestimable prix. Tandis que son cœur attendait l'outrage et la misère, pas un des siens n'était là pour s'attrister avec lui. Il lui fallait retourner à son pressoir, et y retourner seul, c'est-à-dire, avec l'amère pensée que nul ici-bas ne l'aiderait dans le plus épouvantable des combats.

Il entra, et se mit à pleurer. " Il pleura, il pleura longtemps dans les ténèbres, et les larmes filaient sur ses joues : parce que nul de ceux qui lui étaient chers n'était là pour le consoler : ses amis ne se souciaient pas de son âme endolorie et cette insouciance était un supplice de plus. L'Évangile, qui l'a vu pleurer près du tombeau de Lazare, et pleurer encore sur les infidélités de Jérusalem, s'est voilé la face, et n'a pas voulu voir les larmes de l'agonie, trop amères pour être racontées.

Et voilà que l'orage surnaturel éclatait. Les flots

de l'iniquité universelle se mirent sur son âme, dans un déchaînement indicible. L'horrible duel s'engageait. " Les crimes le saisissaient, l'enveloppaient. . . . Il haletait comme enfiévré sous cette épouvantable irruption.

Nos yeux de chair et de sang ont pleuré, nos cœurs ont frémi des fureurs sanglantes du Calvaire : le combat du jardin des Oliviers fut plus atroce encore. Sur la croix, un corps était transpercé ; dans la grotte, une âme, et quelle âme ! était broyée sous l'écrasement immonde du péché " plus lourd, disait le prophète, qu'une masse de plomb. "

Un signe extérieur et visible, intentionnellement permis par Dieu, vint à cette heure révéler aux hommes la réalité et l'intensité du combat. L'athlète divin ruissela d'une sueur abondante : si abondante qu'elle fuyait sur le sol, et cette sueur, mystérieusement tragique, était de sang.

Et le sang, nous raconte l'Évangile courait par terre. On aurait dit, à voir le ruisseau qui rougissait le sol, que le rocher lui aussi, pleurait du sang. La poussière terrestre " infectée jusqu'alors du sang de tous les crimes " dut recevoir avec avidité les premières gouttes du sang rédempteur, dont la rosée descendait après quatre mille ans d'attente. Ce sang qui coulait dans l'ombre était vraiment " la pluie du soir " promise dans toutes les bénédictions de Dieu. Et c'était comme une voix qui descendait du ciel, ou sortait de l'âme de tout être vivant et altéré de rédemption : " O terre ! terre ! ne couvre pas ce sang et n'étouffe pas son cri "

Il faut bien convenir que cette émouvante scène du jardin des Olives nous découvre, dans le péché, un aspect que nous ne soupçonnons pas assez. Il n'y a donc pas seulement les bourreaux, la flagellation, la croix qui ont été susceptibles de faire couler le sang, de briser l'humanité et même de faire mourir Jésus. Le péché seul, avec lequel il est aux prises, suffit à le jeter dans le pire des états. Il n'est personne de moral ou de noble qui ne préfère la mort au déshonneur : le

péché déshonore Jésus et le fait rougir. Il en éprouve, suivant le mot de Bossuet, " une douleur tuante " et s'il ne meurt pas, cependant sa sueur de sang indique qu'il y a de quoi mourir, et qu'il n'est conservé que par miracle, car toutes les écritures doivent s'accomplir.

HENRI BOLO.

Un petit Ange aux pieds de Marie

(Suite)

II. Dès qu'elle fut en état de manifester par des paroles son amour envers la Reine des cieux, elle se mit à exprimer un grand désir de la contempler dans le ciel. Dans son langage d'enfant, elle avait coutume de dire à sa sœur cadette : " Quand nous serons au paradis, nous aurons le grand plaisir de voir la Madone, non pas comme maintenant, peinte sur la toile, mais vivante. " Elle entraînait toujours volontiers dans les églises et aimait à entendre discourir sur des sujets de religion. Dès qu'elle put marcher, elle accompagnait ses parents à l'église, et s'y tenait dévotement tranquille tandis qu'elle entendait la sainte messe ou assistait à d'autres pieuses cérémonies. Aux deux actes solennels de l'élévation et de la bénédiction de la divine Eucharistie, d'elle-même elle inclinait la tête, se couvrait le visage de ses mains et, autant que le comportait son jeune âge, recommandait au Seigneur elle-même et ceux qui lui étaient chers. Quand ses promenades l'amenaient aux environs d'une église, elle voulait y entrer à tout prix; et pour ne pas la faire pleurer, il fallait bien la satisfaire.

Elle avait une avidité extraordinaire de s'instruire des choses de la foi et d'écouter parler de Dieu, de la Madone et des anges : et la persistance de ses interrogations était telle qu'elle finissait souvent par fatiguer les assistants.

Elle ne comptait pas plus de deux ans, et déjà la plus belle récompense qu'on lui pût donner était de lui raconter les souffrances de Jésus et de sa sainte Mère ; en les entendant, elle s'attendrissait tellement que souvent on devait suspendre le récit, parce que l'affectueuse enfant fondait en larmes.

Cette dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur était si extraordinaire que vers la fin de sa vie, interrogée si elle désirait quelque chose, elle répondait avec un filet de voix : " Racontez-moi le chemin de la croix ; et spécialement parlez-moi de Jésus qui rencontre sa très sainte Mère. " On l'entendait souvent chanter à sa façon les litanies, et répéter sans pouvoir se rassasier : Sancta Maria, ora pro nobis.

Dès qu'elle se prit à parler, elle manifesta un singulier désir du Paradis ; elle en avait du reste une idée bien différente de celle qu'ont les enfants même d'un âge plus avancé. Elle disait que le Paradis est un lieu plein de fleurs, au milieu desquelles se promènent Jésus et Marie : que là tous les anges et les saints sont vêtus d'habits de couleur azur, couleur qu'elle préférait à toute autre.

III. Dans ce petit ange allaient de pair, avec une précoce piété, des vertus non moins précoces : sa douceur et sa docilité étaient un vrai charme. Pendant les quatre années qu'elle fut sur la terre, elle ne donna jamais à personne l'ombre d'un ennui. Elle obéissait comme un petit agneau. Jamais avec elle il ne fallait user de rigueur ou de reproches.

Elle s'intéressait vivement aux soucis et aux fatigues que causait à son père l'entretien de la famille ; elle lui en témoignait une tendre reconnaissance ; elle priait constamment la Madone d'accroître ses ressources et de diminuer ses peines, et par économie, elle était fort soigneuse de ses vêtements. Quant à sa mère, elle recueillait chaque mot, chaque avis qui sortait de sa bouche, comme s'il venait de Dieu même.

On ne saurait exprimer les manifestations et les pratiques de sa charité envers les pauvres et les affligés. Se pré-

sentaient-ils à la porte de la maison, aussitôt elle courait vers sa mère se faire donner l'aumône pour eux, et en la leur remettant, elle accompagnait cet acte de sourires et d'invitations à revenir d'autres fois. Elle en connaissait déjà plusieurs, et le samedi, jour fixé pour les aumônes, elle savait dire quels étaient les pauvres qui étaient ou non venus recevoir l'obole qui leur était destinée. Entendait-elle parler d'un malheureux qui souffrait de la faim, elle ne se levait jamais de table sans avoir mis à part de quoi le soulager. Voyait-elle, l'hiver, des gens mal vêtus ou sans chaussures, elle s'en affligeait intérieurement, et si elle en eût obtenu la permission, elle se serait dépouillée de ses vêtements et de ses souliers pour les donner à ces malheureux.

IV. Mais ce petit ange, si riche de grâces surhumaines, appartenait plus au ciel qu'à la terre ; c'est au ciel que Marie Miani devait être bientôt transférée.

Sur la fin de juillet 1884, cette enfant qui, par le passé, avait été une merveille de santé, exempte même des petites maladies auxquelles l'enfance est communément sujette, fut subitement atteinte d'une inflammation des intestins, qui remplit de crainte tous ceux qui l'aimaient. Les remèdes ne furent pas épargnés. Elle les accepta tous, même les plus répugnants, avec un courage digne d'éloges dans une personne adulte, et que j'appellerai prodigieux dans une petite fille comme elle. Aussi, à chaque fois qu'il lui fallait prendre des médecines elle disait d'elle-même. " Laissez-moi d'abord faire le signe de la croix et réciter l'Ave Maria ", et puis elle les avalait avec le plus grand calme.

Mais les soins ne servirent de rien. Le matin du 7 août, l'état de la petite Marie parut empirer. Les médecins découvrirent qu'un ulcère avait causé une hémorragie intestinale qui était sans remède. De fait, elle ne survécut que peu d'heures.

Pendant ces dernières heures, survint M. le Curé pour la bénir. Elle reçut cette bénédiction les mains jointes et dans

l'attitude la plus dévote; puis elle baisa l'image de Marie que le prêtre approcha de ses lèvres.

Réduite à l'extrémité, elle perdit la parole, mais conserva cette intelligence merveilleuse, qui semblait illuminée d'un rayon de l'Esprit-Saint. Quand on l'appelait, elle répondait des yeux, jusqu'à ce que ceux-ci se fermèrent tranquillement à la lumière de la terre pour s'ouvrir au soleil éternel de la vision béatifique. Cet ange immaculé vola dans le sein de Dieu un peu avant minuit, le huitième jour d'août: sa vie terrestre avait été de quatre ans et trois jours.

Pendant trente heures, on garda dans la maison le petit corps, gracieusement enveloppé de voiles blanches; il se conserva si frais et si intact qu'on eût dit qu'il n'était pas glacé par la mort, mais vivant, respirant, et que l'âme était ravie dans une douce extase d'amour. On chanta pour Marie la messe des Anges: ses funérailles furent embellies par un groupe de fillettes, vêtues de blanc, qui entouraient le cercueil avec des bouquets de fleurs à la main.

Le parfum des vertus, dont il plut à Dieu de favoriser cette enfant d'une manière si extraordinaire, se répandit par toute la cité. La courte vie de Marie Miani avait fait l'admiration même de ceux qui ne savent pas comprendre que le Dieu des adultes est aussi le Dieu des enfants, et qu'il se montre également grand, en perfectionnant les uns par sa grâce et en prévenant les autres de ses bénédictions.

(Du Bulletin des Missions Belges.)

SAINT ANTOINE DE PADOUE

(Fête : 13 juin.)

Chaque grande famille religieuse porte la marque d'une certaine unité que ne portent pas, surtout de nos jours, les familles humaines. La contradiction et l'hostilité des frères, déjà célèbre dans l'antiquité, est évidente dans les temps modernes. Mais cette famille d'élection surnaturelle, qui s'appelle un ordre religieux, exige une certaine ressemblance spirituelle et une homogénéité véritable. La famille de saint François semble avoir pour caractère la simplicité.

Saint Antoine de Padoue n'entra dans cette famille qu'après une épreuve faite ailleurs, et après la conquête d'une certitude spéciale relative à sa vocation.

Dix ans après la mort du roi Alphonse Ier, et treize ans après la venue de saint François d'Assise, en 1195, naissait, à Lisbonne, un enfant qui s'appela Ferdinand. Les fonts baptismaux sur lesquels il reçut le sacrement régénérateur subsistent encore. Son père se nommait Martin de Bouillon ; son aïeul, Vincent de Bouillon, était au nombre des généraux d'Alphonse Ier et joua son rôle dans la reprise de Lisbonne, quand Alphonse Ier arracha aux Maures cette place si importante et si disputée. Enfin le chef de sa race fut très probablement Godefroi de Bouillon, ce premier conquérant du tombeau de Jésus-Christ.

Voilà sa famille naturelle. Sa famille spirituelle fut d'abord celle de saint Augustin. Mais il reconnut que sa place n'était pas là. Une visite de saint François d'Assise détermina sa vocation et le décida à entrer chez les frères mineurs. Parmi les religieux qu'il quitta, il trouva le mécontentement et l'ironie.—Allez, allez, lui dit un chanoine qui se moquait de lui, vous deviendrez un saint.—Mais pourquoi pas, répondit Ferdinand ? Le jour où vous apprendrez ma canonisation, ce jour là, vous louerez le Seigneur.

Ferdinand changea de nom et désormais s'appela An-

toine. Cette façon d'annoncer sa canonisation future caractérise assez bien saint Antoine de Padoue. Il n'a ni timidité, ni audace, ni présomption, ni embarras. Il sait qu'il sera canonisé ; il le dit comme il le pense et la chose arrive comme il le dit.

Le désir du martyre le poussait vers le pays des Sarrasins, mais sa destinée n'était pas là ; il tomba malade en route, revint en Portugal, visita saint François, étudia la théologie et commença la prédication.

Il ne faut pas que ce mot nous trompe. La prédication d'alors, la prédication religieuse était un événement. On parle beaucoup, en ce siècle, de la puissance de la parole, comme si sa puissance naissait d'hier. Mais, autrefois, la parole retentissait dans les âmes et dans les foules à une bien autre profondeur. Quand saint Antoine prêchait, tous les travaux étaient momentanément suspendus, comme aux jours de fêtes. Les juges, les avocats, les négociants, quittaient leurs affaires et couraient là où il était. Les habitants des villes se mêlaient à ceux des campagnes. On se levait la nuit pour arriver de grand matin et prendre place près de l'orateur. Les dames venaient à la lueur des torches. L'admiration et la conversion étaient éclatantes, ardentes, bruyantes. On libérait les débiteurs, on ouvrait les prisons ; les ennemis s'embrassaient. On se pressait autour du saint pour toucher son vêtement.

Grégoire IX l'entendit prêcher. Emmerveillé de la façon dont il possédait, maniait, savourait l'Ancien et le Nouveau Testament, il dit, en parlant du prédicateur : " Celui-ci est l'arche d'alliance, car l'arche d'alliance contenait les deux tables de la sainte loi. "

Un jour, pendant le sermon, le cadavre d'un jeune homme fut introduit dans le lieu saint. Des parents et des amis faisaient retentir l'église de sanglots. Antoine s'arrête, se recueille, lève les yeux. Puis, cessant de parler aux vivants, il s'adresse au mort. Cessant d'exhorter, il commande. " Au

nom de Jésus-Christ, dit-il, lève-toi !” et le mort sortit du cercueil.

Un jour, il prêchait en plein air, l'orage éclate ; la foule s'enfuit. “ Arrêtez, dit Antoine, personne ne sera mouillé. ” La pluie noya la terre partout dans les environs, mais aucun de ceux qui, fidèles à la parole du saint, restèrent immobiles, ne reçut une goutte d'eau.

Le don des miracles paraît accompagner plus spécialement la simplicité que toute autre grâce ou toute autre vertu. Saint Antoine de Padoue appartenait à cette classe de saints qui ne s'étonnent de rien, et parlent aux animaux comme aux hommes, donnant des ordres aux choses comme si elles étaient des personnes. Il eut le don de bilocation qui, assurément, ne lui semblait pas plus surprenant que tout autre. Plusieurs personnes ont déposé l'avoir vu en songe, et il leur révélait leurs fautes secrètes, leur ordonnait de les confesser.

Un jour, il prêchait à Montpellier. Tout à coup il se souvient qu'il devait chanter à l'office de son couvent un graduel solennel et qu'il n'avait prié personne de le remplacer ; le regret le frappe profondément : tout à coup il s'arrête et penche la tête. A l'heure même on le voit, à son couvent, chantant le graduel parmi ses frères.

Un jour, Antoine rencontre, dans la rue, un homme fort débauché. Antoine se découvre et fait une génuflexion ; quelques jours après, il le rencontre encore, et le salue de la même façon : quelques jours après, nouvelle rencontre, nouveau prosternement. Antoine ne pouvait pas rencontrer ce débauché sans lui témoigner des respects extraordinaires. Le débauché, croyant à une moquerie, entra en fureur. La persévérance de ce respect exagéré l'irritait au dernier point ; enfin il l'apostropha “ Si vous vous mettez encore à genoux devant moi, je vous passe mon épée, lui dit-il, à travers le corps.

Glorieux martyr de Jésus-Christ, répondit saint Antoine, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans les tourments.

Le débauché éclata de rire. Mais quelques années après,

une circonstance particulière l'appela en Palestine ; il se convertit avec éclat, prêcha les Sarrasins, fut tourmenté par eux pendant trois jours et mourut à la fin du troisième.

Il se souvint de saint Antoine au dernier moment, suivant l'étonnante recommandation qu'il avait reçue, et vérifia la prédiction dont il s'était tant moqué.

Mais voici quelque chose d'assez rare dans la vie des saints.

Un homme riche avait immensément augmenté sa fortune par l'usure. Sa famille pria saint Antoine de prononcer l'oraison funèbre du mort. " Je veux bien " dit le saint, et il prononça un sermon sur ce mot de l'Évangile : " Là où est ton trésor, là est ton cœur. "

Puis, le sermon fini, adressant la parole aux parents du mort : " Allez, dit-il, fouillez maintenant dans les coffres de cet homme qui vient de mourir, je vais vous dire ce que vous trouverez au milieu des monceaux d'or et d'argent : vous trouverez son cœur. "

Ils y allèrent, ils fouillèrent et, au milieu des écus, ils virent un cœur humain, un cœur de chair et de sang. Ils le touchèrent de leurs mains et le cœur était chaud.

Le père d'Antoine fut accusé d'assassinat et emprisonné, parce que le corps d'un jeune homme avait été trouvé dans son jardin. Ceci se passait à Lisbonne, et, pendant ce temps-là, Antoine était à Venise.

Antoine, toujours à Venise, demande simplement au supérieur la permission de sortir. Puis, l'ayant obtenue, il fut transporté la nuit à Lisbonne, par le ministère d'un ange. Là il commanda au mort de dire si son père, à lui Antoine, était coupable du meurtre. Le mort se leva, rendit témoignage de l'innocence du vieillard, puis se recoucha et se rendormit. Martin de Ruglione fut mis en liberté.

Un jour, à Toulouse, un hérétique lui déclara qu'un prodige seul le déterminerait à croire à la présence réelle. " Je

vais, ajouta cet homme, laisser ma mule trois jours sans nourriture. Après ce jeûne, je lui offrirai du foin et de l'avoine ; si elle quitte le foin et l'avoine, pour adorer l'hostie consacrée, je croirai à la présence réelle. Le saint accepta. Les trois jours révolus, il prit l'hostie dans ses mains, l'hérétique présenta avoine et foin à sa mule affamée : mais elle le refusa et alla vers le saint sacrement. L'hérétique se convertit.

Les animaux jouent un rôle énorme dans les annales des premiers Franciscains. Cette familiarité intime de saint François et de la nature entière jette son rayonnement naïf et chaud sur toute la phalange dont il était le chef et le père. Toutes les créatures étaient pour saint François des sœurs. L'eau, sa sœur, et le soleil, son frère, étaient comme les animaux et les végétaux l'objet de sa tendresse, de ses caresses et de ses entretiens. On dit, cependant, qu'il faisait aux fourmis des reproches amers, relatifs à leur trop grande prévoyance. " Comment, disait-il, des provisions ! des greniers ! Mais vous ne savez donc pas, mes sœurs, que cela est contraire à l'esprit de l'Évangile : à chaque jour suffit sa peine.

Un jour, Antoine prêchait à Rimini, devant un auditoire hérétique et obstiné. Il s'aperçut que sa parole rencontrait des cœurs durs et des oreilles fermées. Il s'arrêta : " Levez-vous, dit-il, tout à coup, suivez-moi sur le bord de la mer." La rivière Manecchia se jette dans la mer tout près de Rimini. L'auditoire, curieux de l'aventure, suivit le saint sur le rivage. Alors Antoine se tourna vers l'océan et parlant aux poissons :

" Les hommes, dit-il, refusent de m'entendre, venez, vous, venez, poissons, écoutez-moi à leur place."

Tout à coup voici une multitude de poissons qui approchent du rivage. Ils mettent la tête hors de l'eau, et chacun se tient à son rang, dans un ordre parfait. On en voit de toutes les formes et de toutes les dimensions. Les écailles s'étaient au soleil avec une variété immense de formes et de couleurs. Aucun d'eux n'hésitait, aucun d'eux n'avait peur. Personne ne troublait l'ordre dans ce brillant auditoire, dont les

couleurs chatoyantes éclataient en pleine lumière, au-dessus des flots. Les plus petits approchèrent du bord, les poissons de moyenne grosseur se tenaient à distance moyenne, les plus gros venaient les derniers. Aucun sergent de ville ne fut nécessaire pour établir l'ordre, le silence et l'immobilité.

Quand l'auditoire fut complet et toutes ces petites oreilles aussi ouvertes que celles des hommes étaient fermées, Antoine commença :

“ Poissons, mes petits frères, rendez grâce au Créateur qui vous a donné pour demeure un si noble élément. C'est lui qui, selon vos besoins, vous fournit des eaux douces ou salées. C'est à Lui que vous devez ces retraites où vous vous réfugiez pendant la tempête. C'est Lui qui vous a bénis, au commencement du monde. C'est lui qui, au moment du déluge, vous a préservés de la mort et de la condamnation universelle. Vous n'avez pas eu besoin de l'arche, petits poissons, mes frères ; vous étiez en sûreté : quelle liberté vos nageoires vous donnent ! Vous allez où il vous plaît ! Poissons, Dieu a confié à l'un de vous pendant trois jours la garde de Jonas ! Vous avez eu l'honneur de fournir à Jésus-Christ ce qu'il fallait pour payer le cens. Vous lui avez servi de nourriture avant et après la résurrection. Petits poissons, privilégiés entre les créatures, louez et remerciez le Seigneur.”

Pendant ce discours, les poissons s'agitaient : ils ouvraient la bouche et inclinaient la tête. “ Béni soit le Dieu Eternel, s'écrie saint Antoine. Les animaux lui rendent l'hommage que les hérétiques lui refusent.”

Cependant les poissons accouraient de tous côtés, comme si le bruit s'était répandu dans la mer qu'un saint parlait ; la foule mouvante venait écouter, pour la première fois, la parole qui lui expliquait ses privilèges méconnus. On eut dit que les poissons, s'accusant de leur longue ingratitude, éprouvaient le besoin de connaître enfin leurs titres à la reconnaissance. Mais les poissons qui arrivaient n'obtenaient pas des

poissons déjà placés la moindre complaisance. Les premiers arrivés gardaient les bonnes places, les nouveaux venus restaient derrière.

Le souvenir du miracle d's poissons est très célèbre en Italie. Le P. Papebrock nous dit qu'en 1660, il avait vu lui-même une chapelle en mémoire du prodige au lieu même où il s'accomplit. La peinture s'est emparée plusieurs fois de l'événement. Saint François parlait aux oiseaux exactement le même langage que saint Antoine aux poissons. Une vue plus perçante que la nôtre apercevrait probablement, dans le monde des types, la raison profonde de ces profondes analogies et de ces mystérieuses préférences.

Saint Antoine vit, avant de mourir, la canonisation de saint François.

Un jour, sentant approcher sa fin bienheureuse, il écrivit au ministre de la province pour lui demander la permission de se retirer dans la solitude. Ayant écrit sa lettre, il quitta un instant sa chambre ; quand il rentra, sa lettre avait disparu ; mais la réponse arriva. Sa lettre était parvenue. Aucun homme ne l'avait portée.

Le vendredi 13 juin 1231, un peu avant le coucher du soleil, saint Antoine de Padoue venait de prononcer ces paroles : « Je vois mon Seigneur Jésus-Christ. »

Antoine parut s'endormir. Il était mort.

Mort à trente-six ans, quatre mois et treize jours. Trente-six ans ! A ce moment-là, l'abbé de Vireul vit s'ouvrir la porte de son cabinet et saint Antoine entrer : « Je viens, dit Antoine, de laisser ma monture auprès de Padoue, et je pars pour ma patrie. » Au même moment, l'abbé, qui avait mal à la gorge, fut guéri. Il ne comprit que plus tard pour quelle patrie saint Antoine venait de partir.

ERNEST HELLO.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

(Patronne des adorateurs du Précieux Sang.)

“ Dans le sang
vous trouverez le feu ”

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

(Suite)

Catherine, ayant obtenu la permission de servir Dieu suivant son inspiration, demanda une chambre séparée des autres où elle put se faire une solitude.

On lui donna une petite cave, dans le sous-sol de la maison, où la lumière n'arrivait que par une étroite fenêtre. La jeune fille s'y installa avec bonheur et y mit un crucifix devant lequel elle alluma une lampe.

Elle pouvait chanter comme Jacopone de Todi : “ Je vais m'essayer dans une religion puissante et dure. Je vais à une grande bataille, à un grand effort, à un grand labeur. O Christ, que ta force m'assiste! Je vais aimer d'amour la croix dont l'ardeur déjà m'embrase et demander, d'une humble voix, qu'elle me pénètre de sa folie. ”

Le monde aura beau dire, il aura beau se scandaliser et protester, au nom du bon sens, contre l'effrayante mortification des saints, l'amour se prouve par la souffrance, et ceux qui aiment Dieu héroïquement voudront toujours le lui prouver à leurs dépens. D'ailleurs, comme disait Catherine elle-même, rien de grand ne se fait ici-bas sans beaucoup de souffrances. Or, la sainteté est la suprême grandeur.

Je n'entrerai pas dans le détail des prodigieuses austérités de Catherine de Sienne. Parmi les pénitents à feu et à sang, nul n'a exercé sur son corps des rigueurs plus cruelles, nul n'a mieux pratiqué *la sainte haine* qu'elle appelait la voie sûre et royale.

Malgré bien des démarches, elle n'avait pu obtenir l'habit des tertiaires que saint Dominique lui avait promis. Jamais, jusque là, on ne l'avait donné à une jeune fille. Les

Mantelate, comme le peuple les nommait, s'étaient toujours recueillies parmi les veuves et les dames arrivées au port et jugées incapables de reprendre la haute mer.

Comment introduire, dans ces rangs tranquilles, l'ardente jeunesse de Catherine ? Heureusement pour la jeune fille, elle fut atteinte de la petite vérole. Sa mère, fort alarmée, l'entourait des soins les plus tendres. La voyant disposée à ne lui rien refuser, Catherine lui répétait souvent : Si vous voulez que je recouvre la santé, il faut obtenir mon admission dans le tiers-ordre où Dieu me veut. Autrement, vous ne m'aurez plus ni sous l'habit dominicain ni sous un autre.

Craignant de la voir mourir, Lapa—bien contre son gré—multiplia les démarches et fit tant d'instances auprès des directrices, qu'elles lui dirent enfin :

—Si votre fille n'est pas trop belle, nous la recevrons, malgré sa jeunesse. Mais si elle est trop jolie, nous ne pouvons nous exposer à cet inconvénient, à cause de la malice des hommes de maintenant.

—Venez la voir. Vous en jugerez vous-mêmes, répondit Lapa.

Trois de ces dames, choisies parmi les plus prudentes, se rendirent donc auprès de Catherine. La maladie avait ravagé sa figure et, d'ailleurs, sa beauté était toute dans l'expression.

Les *Mantelate* firent causer la jeune fille et, ravies de sa piété céleste, l'admirent à l'unanimité.

Catherine guérit comme par enchantement. Quelques jours plus tard, dans le couvent illustré par saint Thomas d'Aquin, elle recevait la robe blanche et le manteau noir des dominicaines.

Sa joie était grande.

“ Laissez aux vains les choses vaines, dit *l'Imitation*; fermez sur vous la porte de votre cellule et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé. ”

LAURE CONAN.

(A continuer)

PENSÉES

—
“ Il y a deux mondes : l'un où l'on séjourne peu et dont l'on doit bientôt sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier monde ; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir. ”

LA BRUYÈRE.

* * *

“ Le bon Dieu nous a mis sur la terre pour voir comment nous nous y conduirons et si nous l'aimerons ; mais personne n'y reste. ”

LE CURÉ D'ARS.

* * *

“ J'ai essayé de tout dans le monde : plaisirs frivoles, plaisirs d'étude, plaisirs de réputation ; et, quoique bien loin de Salomon, j'ai reconnu comme lui, que tout est vanité, jeu insignifiant, ombre fugitive qui ne saurait suffire pour nous rendre heureux. Le bonheur, c'est Dieu : le moyen d'y arriver, c'est de le prier, de le chercher, de l'aimer, de vouloir ce qu'il veut. ”

SILVIO PELLICO.

* * *

“ Chrétiens, placés sous la loi de l'espérance non moins que de la foi et de l'amour, nous devons nous élever sans cesse, du fond de nos peines, jusqu'à la pensée de la bonté infinie du Sauveur. Aucune borne, aucune impossibilité n'est placée ici-bas entre la grâce et l'âme, tant qu'il reste un souffle de vie. ”

RAVIGNAN.

LE BATON DE ST JOSEPH

(Conte Breton)

La vieille Yvonne s'assit près de son rouet et nous dit :
 —Oui, mes enfants, saint Joseph est le plus grand saint du paradis. Ecoutez bien ce que nos bonnes gens racontent, et vous verrez si je vous ai menti.

Nous nous approchâmes plus près encore de mère Yvonne, et elle commença ainsi son récit.

—Personne n'aimait Joseph Mahec dans le pays de Kéroéh qu'il habitait ; aussi y vivait-il solitaire et retiré dans une cabane délabrée. On disait que le soleil lui-même avait tellement en horreur Joseph Mahec, que jamais il ne projetait ses joyeux rayons sur sa maisonnette enfumée.

Un soir de mars, revenant de la ville voisine où il s'était attardé, il rentra au village avec les premières étoiles. De l'église autour de laquelle se groupaient les maisonnettes de Kéroéh s'échappaient un flot de lumière et des voix jeunes et fraîches, un peu aiguës parfois peut-être, qui chantaient des cantiques. Dans ce concert plus ou moins harmonieux, mais fervent, Joseph Mahec distingua son nom, le nom de Joseph prononcé à plusieurs reprises.

Sa sombre et sauvage physionomie s'adoucit, quelque chose comme un sourire parut même sur ses lèvres ; il s'arrêta, prêta l'oreille et fit deux ou trois pas en avant comme pour pénétrer dans le saint lieu. Bientôt, comme s'il eut été épouventé de son action, il rebroussa chemin précipitamment en murmurant :

—“Moi, entrer là-dedans ! Ah bien ! ça serait du nouveau !”

Il fit entendre un petit ricanement qui ressemblait à celui que l'on prête au mauvais ange et continua sa route

Au moment où Josic Mahec allait pénétrer dans sa cabane, il se sentit tirer légèrement par le pan de son habit. Il se retourna surpris, presque en colère, car il n'était point accoutumé à ces manières. On le fuyait, jamais on ne le touchait.

Derrière lui était un vieillard courbé sous le faix des années et de la misère. Des cheveux blancs, une longue barbe, des traits vénérables prévenaient en faveur de cet inconnu, en dépit de ses pauvres habits, Mais Josic Mahec n'avait de pitié pour personne. Il regarda à peine cet étranger dont le front avait cependant un doux rayonnement, emprunté sans doute à la résignation de son âme.

—Que me voulez-vous ? demanda-t-il brusquement.

—Assistez-moi, dit le pauvre homme.

Mahec partit d'un grand éclat de rire.

—Est-ce que j'assiste quelqu'un, moi ? . . Ne savez-vous pas que l'on m'appelle le Hibou ! Je fais du mal tant que je puis, et jamais de bien à personne. Hors d'ici, vieux ! Allez-vous-en frapper à d'autres portes. Le presbytère n'est pas loin, ajouta-t-il avec son ricanement habituel ; les robes noires vous y recevront."

Et du geste il congédia le vieillard. Mais celui-ci ne bougea pas.

—Mon bon monsieur, par pitié ! dit-il en joignant ses mains décharnées et tremblantes. Parfois une seule bonne œuvre peut assurer le salut éternel.

—Est-ce que Josic Mahec croit à ces balivernes-là ? Allons, l'ami, passez votre chemin ; inutile de perdre votre temps et de me faire perdre le mien.

—Je vous en prie ! insista le vieillard."

Et des larmes ruisselèrent le long de ses joues pâles, tandis que ses yeux regardaient le ciel, dont les étoiles semblaient lui sourire.

—Je vous en prie, répéta-t-il, une pauvre petite aumô-

ne, la plus petite que vous voudrez. Par tous les saints du paradis, ne me refusez pas ! ”

Mais le pauvre homme s'adressait à un cœur impie, à un cœur aussi dur que le rocher auquel s'adossait la cabane.

—“Je veux la paix, à la fin ! s'écria Josie. Partez, ou je...”

Il leva son bâton et il allait frapper.

—“Mon ami, pour l'amour de saint Joseph ! dit encore le vieux pauvre, en retenant doucement le bras de Mahec.

—“Ça, c'est différent, dit Mahec. Saint Joseph, c'est mon patron, comme disent les dévots. J'aime ce saint-là, parce que, s'il y a un paradis, il ne l'a pas gagné en fainéant.

Joseph Mahec tendit à l'inconnu son gros bâton noueux.

“Tenez, dit-il de sa voix rude, prenez ce pen-baz : vous n'avez pas les jambes bien solides, il servira à assurer votre marche, et, si vous rencontrez quelque malfaiteur, vous pourrez vous défendre contre lui.”

Le vieil étranger prit le bâton : son regard s'éclaira d'une douce lueur, et un radieux sourire vint sur ses lèvres.

—“Joseph Mahec, dit-il, Dieu ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom. Au revoir et merci !”.

Le pauvre disparut. Mahec rentra dans sa cabane et reprit son train de vie ordinaire.

Plusieurs années s'écoulèrent. Joseph Mahec mourut. Il mourut seul, comme il avait vécu.

Il revenait à sa cabane, il était plein de vie... Soudain ses jambes plièrent sous lui : il voulut appeler, mais aucun son n'arriva à ses lèvres. Par un dernier effort, un cri rauque s'échappa de sa poitrine et ses lèvres articulèrent ces trois mots : “ O saint Joseph ! ”

Et il n'était plus !

Joseph Mahec est transporté dans les régions éternelles.

Deux portes s'offrent à ses regards : l'une est sombre et garnie d'objets hideux : l'autre étincelle des feux de mille pierreries.

Le nouveau venu va frapper à la porte étincelante.

La porte s'ouvre, et saint Pierre, portant au front la triple couronne des Apôtres, des Pontifes et des Martyrs, se montre tenant en mains les clefs puissantes dont son Maître le chargea.

—“Qui êtes-vous ? demanda le glorieux pécheur.

—“Joseph Mahec,” répondit l'arrivant d'une voix timide.

—“Je ne vous connais pas : dit saint Pierre. Allez frapper en face, vous y trouverez des amis.”

Et le portier du paradis ferma, sans plus de cérémonie, la porte brillante, comme jadis Mahec fermait celle de sa cabane aux mendiants et aux affligés.

Rejeté du paradis, Mahec n'avait d'autre parti à prendre que de frapper à la porte sombre. Il ne pouvait s'y décider. Il comprenait, à cette heure, que cette hideuse issue conduisait à l'abîme dont, vivant, il avait tant de fois nié l'existence, et il croyait ressentir déjà les atteintes de ce feu éternel dont il s'était raillé. Ah ! s'il pouvait revenir sur la terre ! Hélas ! regrets inutiles et superflus ! . . . Déjà, il voyait la hideuse figure de messire Satan qui, grimaçant un sourire, lui faisait signe d'approcher. Si Mahec n'obéissait à son invitation, on allait le contraindre . . . Hélas ! Hélas ! si nous pensions bien à ce qui nous attend au delà de la tombe !

Or, c'était le dix-neuvième jour de mars, fête de saint Joseph, que Josic Mahec avait été jeté de la vie dans l'éternité.

Au moment où la main de feu de l'ange rebelle allait étreindre sa proie, une voix dit :

—“Hors de là, maudit !”

Et Joseph vit la douce et placide figure d'un vieillard, dont le front était ceint d'un nimbe d'or d'un admirable éclat.

Satan poussa un horrible rugissement, et s'engouffra dans la porte sombre, laissant après lui une traînée de soufre et de feu.

—“Que faites-vous là, mon ami ?” demanda le Saint à Mahec.

—“Saint Pierre a refusé de m'ouvrir la porte du paradis, et je vais en enfer !”

Le Saint présenta au malheureux pêcheur un bâton qu'il tenait à la main.

—“Reconnaissez-vous ce bâton ?” demanda-t-il.

—“C'est le mien, le mien au paradis !” s'écria Mahec.

—“Une bonne action n'est jamais perdue. Heurtez à la porte du paradis avec ce bâton et saint Pierre vous recevra.”

En achevant ces mots, le Bienheureux qui avait quitté le céleste séjour pour aller accomplir quelques bonnes œuvres, peut-être recevoir le dernier soupir de quelques mourants qui l'appelaient à leur chevet, le Saint disparut.

Josie Mahec heurta de nouveau à la porte du paradis, mais avec son bâton cette fois.

Saint Pierre parut.

—“Encore vous ? dit l'Apôtre : ne vous ai-je pas dit qu'ici vous n'aviez pas d'amis ?”

—“J'ai saint Joseph, mon patron.” repartit timidement Josie, car il sentait bien qu'il avait peu honoré pendant sa vie celui dont il invoquait la protection.

—“Saint Joseph est absent. . .”

Mais le pêcheur n'en dit pas davantage. Ses yeux tombèrent sur le bâton que le nouvel arrivant tenait à la main. Une branche de lis d'une admirable blancheur venait s'attacher à ce bâton.

—“Le bâton de saint Joseph !” s'écria saint Pierre.

Et l'Apôtre, chargé lui-même de tant d'insignes glorieux, se courba respectueusement devant le simple bâton du charpentier Joseph.

—“Entrez, entrez, mon ami, dit-il : les Apôtres, les Martyrs, les Pontifes, les Docteurs, les Vierges, tous obéissent à saint Joseph. Tout ici lui est soumis. Entrez et jouissez du bonheur des élus.”

Joseph Mahec franchit la porte étincelante, et sa voix qui, à sa dernière heure, avait su dire ce mot : Joseph ! se mêla à celle des chœurs glorieux qui, pour toute l'éternité, répètent au ciel les louanges de l'aimable père nourricier de Jésus.

— Vous le voyez, enfants, ajouta la vieille Yvonne en arrêtant son rouet, qui prend pour protecteur saint Joseph à l'espoir d'aller au paradis.

LE VOILE DE PLAUTILLA

(Un incident du martyre de saint Paul)

Plautilla était chrétienne. L'apôtre saint Pierre lui-même avait baptisé cette fille des Flavius.

Cousine de Titus, nièce de Vespasien, nulle femme alors ne pouvait se glorifier d'une parenté plus illustre.

Pendant son second séjour à Rome, saint Paul fut souvent l'hôte de Plautilla. Elle le confondait dans une même vénération avec saint Pierre, qui lui avait donné le baptême. Pour lui, la fière Romaine descendait avec bonheur jusqu'aux soins les plus humbles. Elle le servait comme les saintes femmes avaient servi Jésus, s'exposant à tous les dangers pour recueillir la parole de vie qui tombait de ses lèvres.

Etre né sur les marches du trône, ne mettait pas à l'abri de la persécution, et le frère de Plautilla, Titus Flavius Clemens, s'étant déclaré chrétien, dut se dépouiller de la pourpre des consuls et marcher au martyr.

Les supplices inventés contre les chrétiens révoltaient les païens eux-mêmes ; mais, comme son généreux frère, Plautilla ne craignait pas ceux qui ne pouvaient tuer que le corps.

Quand saint Pierre et saint Paul furent conduits au martyre, elle les suivit de loin, assista à leur joyeux adieu près de la porte Trigémine et prit ensuite les devants pour se trouver sur le chemin que saint Paul avait encore à faire avant d'arriver au lieu de l'exécution.

Seule, au bord de la route, sans autre protection que la souveraine dignité de son maintien, la noble chrétienne attendait, cachant ses larmes sous son voile.

Le grand apôtre la reconnut en passant et s'arrêta.

—Fille de lumière, dit-il, j'ai un service à vous demander.

—O Père, que puis-je faire ? s'écria-t-elle tout en pleurs.

—Prêtez-moi pour quelques instants le voile qui couvre votre tête, continua Paul, souriant. Je m'en servirai pour me bander les yeux au moment du martyre. . . et quand je serai au ciel, je vous le rapporterai comme un gage de mon affection et de notre union éternelle dans le Christ.

La patricienne détacha aussitôt son voile—léger tissu d'un grand prix—et le donna à saint Paul.

Incapables de comprendre cette scène, les soldats, qui conduisaient le martyr, se permirent des plaisanteries grossières.

La fille des Flavius frémit d'indignation, mais Paul la calma d'un regard et, inclinant la tête, en signe d'adieu :

—Ne restez pas ici, ma fille, retirez-vous un peu. et attendez-moi.

Arrivé aux Eaux Salviennes, lieu de l'exécution, Paul plia le voile, s'en couvrit lui-même les yeux et tendit sa tête au bourreau.

Le glaive brilla et la tête tomba du premier coup.

Pendant ce temps, à genoux, à l'écart, Plautilla arrosait la terre de ses larmes. . . . Tout à coup, une lumière plus radieuse que le jour l'environne. Elle lève la tête et aperçoit l'Apôtre des gentils qui venait à elle. Des per-

sonnages vêtus de blanc lui faisaient un cortège magnifique. Lui-même portait un vêtement d'une blancheur éclatante sur lequel perlaient des gouttes vermeilles de sang.

Il se détache de son escorte, s'approche de la Romaine et, lui présentant son voile teint de sang :

—Plautilla, dit-il, je te rends grâce. Tu m'as assisté sur la terre, je te protégerai du haut du ciel. . A bientôt.

La vision s'évanouit ; la céleste lumière s'éteignit autour de Plautilla qui, bienheureuse, ravie, serrait entre ses mains le voile sanglant.

Cependant les soldats reparurent et, apercevant Plautilla en qui ils ne voyaient qu'une chrétienne, ils voulurent se rire d'elle et l'insulter.

Elle leur montra le voile : saisis d'épouvante, ils s'enfuirent.

On dit qu'en entendant ce récit, Néron trembla. Dans sa frayeur, il fit mettre en liberté tous les chrétiens prisonniers. Mais la mesure de ses crimes était pleine et, peu après, il périt misérablement.

Quant à Plautilla, ce n'est pas en vain que la mort avait pour elle déchiré ses ténèbres et rompu son silence. La parole " *A bientôt* " retentissait toujours en son âme et la céleste attraction ne tarda pas à briser ses liens terrestres.

Baronius a inséré ce fait dans ses annales et les Bollandistes reconnaissent à ce récit tous les caractères de la vérité historique.

A l'appui, M. de Rossi cite un curieux monument, un sarcophage des premiers siècles de l'Eglise, conservé à Marseille, sur lequel cet épisode est sculpté.

LAURE CONAN.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

La célébration du vingt-cinquième anniversaire de la consécration sacerdotale de Sa Grandeur Mgr Paul LaRocque, quoiqu'ayant un caractère plus intime que public, a été une brillante démonstration.

* * *

Le 10 mai, le révérend M. Bourassa, ancien curé de Montebello, à célébré ses noces d'or.

* * *

Les noces d'or sacerdotales de Sa Grandeur Mgr L. F. Lafèche ont été célébrées solennellement aux Trois-Rivières les 22 et 23 mai.

* * *

Un câblegramme annonce que Sa Grandeur Mgr Bégin, coadjuteur de Son Eminence, a quitté Rome le 4 mai pour revenir au Canada.

* * *

On vient de découvrir dans la Haute-Egypte un évangile selon St Pierre. Le précieux document trouvé par Mgr Guéhaut, pendant qu'il dirigeait les excavations de l'antique nécropole chrétienne de Panapolis, vient d'être transporté à Rome pour être soumis à la Société des études bibliques. L'évangile est écrit en syriaque sur des feuilles de parchemins roulées. Ces feuilles sont au nombre de 89. L'écriture qui, comme presque toutes les langues orientales, se compose de caractères syllabiques est parfaitement conservée.

AUX PRIERES

Monsieur F. X. Rivard, N. P. décédé le 15 mai à St Michel d'Yamaska.

AVIS—A l'avenir, les personnes qui désireront recevoir le numéro du mois d'avril de notre publication, voudront bien nous faire remise de 10 cts, attendu qu'il nous faut faire un nouveau tirage de ce numéro, qui se trouve épuisé.

LE MEMORIAL

— DES MEMBRES DE LA —

Confrérie et de la Garde d'Honneur

— DU —

PRÉCIEUX SANG.

—:O:—

1. DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG.

L'ONER de la Dévotion au Précieux Sang est, ainsi que son nom l'indique, le très Précieux Sang de Jésus-Christ, tel qu'honoré : 1o Dans ses sept principales effusions : la Circoncision, l'Agonie, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de croix, le Crucifiement, l'ouverture du Sacré côté ; 2o Dans le calice du sacrifice de l'autel où il est perpétuellement offert ; 3o Dans les veines de Jésus-Hostie où il circule aussi réellement qu'aux jours de sa vie mortelle.

2. CONFRÉRIE DU PRÉCIEUX SANG.

SON BUT : Parvenir à l'amour de Notre-Seigneur et au salut, par le souvenir fréquent de la preuve d'amour qu'il nous a donnée en répandant tout son Sang pour nous racheter de l'enfer ; 2o Obtenir la conversion des pécheurs et la persévérance des justes.

CONDITIONS D'ADMISSION : Faire inscrire son nom de baptême et celui de sa famille dans le registre de l'Association.

OBLIGATIONS DES CONFRÈRES : Il n'en existe aucune de spécialement déterminée ; mais il convient d'adopter une pieuse pratique en l'honneur de ce Sang divin, du moins de se rappeler, de temps en temps, les douloureuses circonstances au milieu desquelles il a coulé.

3. GARDE D'HONNEUR DU PRÉCIEUX SANG.

SON BUT—1o Rendre au Sang rédempteur tous les hommages d'adoration, d'action de grâce et de réparation qu'il a droit d'attendre de nous ; 2o L'invoquer incessamment pour le salut des mourants ; 3o L'offrir comme rançon pour les âmes détenues au purgatoire.

SES TROIS CATEGORIES—La première est celle des Adorateurs qui s'obligent (non sous peine de péché) à faire une heure d'adoration par mois en présence du très Saint Sacrement. La 2e se recrute parmi les personnes malades, ou éloignées de l'église, ou circonstanciellement empêchées de faire leur heure d'adoration en présence du Très Saint Sacrement. La 3e est celle des Adorateurs *Alliés* qui s'unissent d'intention aux adorateurs eucharistiques, mais qui ne s'astreignent qu'à réciter sept fois, aux fins de la Garde d'Honneur, soit le *Gloria Patri*, soit le *Te ergo*, ou le *Pater* et l'*Ave*.

SES MOYENS—Les moyens essentiels que prescrivent les statuts de la Garde d'Honneur pour parvenir aux fins de celle-ci sont : 1o De s'unir d'intention à toutes les messes qui se célèbrent dans l'univers entier, durant les vingt-quatre heures, et d'offrir le Sang du calice aux diverses fins de la Garde d'Honneur, surtout pour obtenir la grâce insigne d'une bonne mort à tous les agonisants de ces vingt-quatre heures, et, plus particulièrement, à nos associés mourants.

[Chers confrères, faisons grand cas de cette intention, et efforçons-nous de mériter par la ferveur de nos supplications, que pas un seul garde d'honneur ne rende inutile pour son âme, par une mauvaise mort, le fruit du Sang répandu. Un jour, ce sera notre tour de comparaître au tribunal du souverain Juge ! Si nous avons été fidèles à offrir le Précieux Sang pour les agonisants de chaque jour, nous pourrons compter sur cette grâce de la persévérance finale que nous aurons si souvent demandée pour les autres].

2o De pratiquer pieusement le *Signe de la Croix* et les hommages ordinaires au *crucifix*, c'est-à-dire le regarder, le saluer, le baiser, même en public quand l'occasion s'en présente.

[Jésus n'a point eu honte de monter, pour notre amour, sur un gibet infâme, rougirions-nous de prouver que nous ne sommes point des ingrats ?]

3o De consacrer une heure, chaque mois, à l'adoration de ce Sang Précieux, à la reconnaissance, à la réparation et à la médiation.

CONDITIONS D'ADMISSION—1o Appartenir déjà ou s'adjoindre à la Confrérie du Précieux Sang ; 2o Faire inscrire son nom de baptême et son nom de famille dans celle des trois catégories de la Garde d'Honneur que l'on veut joindre.

Pour plus de détails, consulter le livret de *La Garde d'Honneur*, (5c) ou le *Manuel du Précieux Sang* (60c).

— 0 —

Nous prions instamment nos abonnés et toutes les personnes qui écrivent au monastère pour ce qui concerne *La Voix du Précieux Sang*, de vouloir nous rendre le service de toujours adresser leurs lettres comme suit :

“ LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ”,

Monastère du Précieux Sang,

St Hyacinthe, P. Q., Canada.

OBJETS EN VENTE

AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

CRUCIFIX (dits ensanglantés)

HAUTEUR DES CROIX ET PRIX Y CORRESPONDANT :
12 pouces : 75 cents ; 18 pouces : \$1.50 ; 28 pouces : \$5.00 ;
40 pouces : \$6.00 ; 48 pouces : \$12.00.

CROIX sur pied 24 pouces : \$1.00 ; 24 pouces : (avec
décoration en or) \$2.00 ; 20 et 24 pouces, (croix double,
or et velours) : \$4.00, \$5.00 ; 35 pouces, \$6.00.

Autres petits crucifix avec croix en plâtre (sans pied) :
40 cents.

*Toutes les croix sont en bois peint brun ou rouge, décou-
pées ou simples.*

MÉDAILLES DU PRÉCIEUX SANG ET DE LA S. VIERGE

En argent : 25c ; en cuivre : 10c la doz. : 1c l'unité.

STATUES COLORIÉES.

Statues du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge et de St
Joseph, 18 pouces : \$3.00.

La Sainte Face peinte sur le voile de Ste Véronique
(en plâtre), 18 pouces : \$3.00 ; Enfant Jésus (en plâtre
peint) : 50c, 75c.

SCAPULAIRES.

Scapulaires du Précieux Sang : 10c ; du Mont Carmel :
10c, 20c, 25c, 30c, 50c, 75c ; Effigies du Sacré-Cœur (sur
flanelle rouge) : 5c ; sur drap rouge : 75c.

IMAGES COLORIÉES.

Du Précieux Sang—avec prières pour une neuvaine,
etc : 5c ; de Jésus crucifié : 10c : Images ou photogra-
phies de N.-D. de Pitié, décorées sur ivoirine : de 25c à \$1.

SOUVENIRS PIEUX SUR IVOIRINE.

Pour Pâques, Noël, le Jour de l'An, première commu-
nion, prêtrise, profession religieuse, autres circonstances
solennelles : de 25c à \$5.00.

OUVRAGES EN CIRE.

Enfants Jésus : \$15.00 ; avec crèche : \$20.00, \$25.00.

On exécute aussi, sur commande, toutes sortes d'ou-
vrages en cire : bouquets, croix, couronnes, ancrs, etc.
On cire aussi les fleurs naturelles. PRIX MODÉRÉS.

LIVRES.

Mannel du Précieux Sang : 60c, 70c, 85c, \$1.00, \$1.40,
\$2.00, \$2.50, \$3.00

Book of the Elect : 50c, 75c, \$1.25, \$1.75.

Méditations sur la Passion : \$1.00.

Année Liturgique : \$1.00.

